

CRITIQUE DE DANSE

"Gitanes" un mélange oriental épicé

UCLA

La danseuse d'origine tunisienne Leïla Haddad a fait sa première américaine à l'UCLA.

La danseuse tunisienne Leïla Haddad apporte sa touche personnelle au folklore égyptien dans un enthousiasmant déploiement de mouvements.

Par Lewis Segal, rédacteur au Los Angeles Times
Le 24 mars 2008

Le folklore de la Haute Egypte englobe et parfois fait fusionner plusieurs traditions : celles de l'antiquité pharaonique, celles appartenant aux cultures villageoises de la région, d'autres datant de la conquête ottomane et des influences panislamiques plus récentes. A ces traditions, la danseuse tunisienne Leïla Haddad a ajouté des éléments (y compris les costumes) du Rajasthan en Inde, pour son programme varié de 90 minutes intitulé "Sur les traces des Ghawazee" au Royce Hall de l'UCLA samedi.

Dans toutes ses danses, Leïla Haddad s'est fiée à la solide expertise de sept hommes présentés comme "les musiciens gitans de la Haute Egypte", maîtres d'instruments aussi obscurs que le rabab, le mizmar, le nay et de tambours de toutes les tailles. Et sa danse s'est révélée des plus passionnantes précisément au moment où elle reflétait la rythmique de leur accompagnement, que ce soit par des ondulations des bras ou par des déhanchés précis.

A un moment donné de sa danse avec une canne argentée – le morceau de folklore égyptien le plus familier du programme – elle s'est, pour un bref instant, allongée langoureusement sur le grand tambour rond tenu par El Kinawy.

A d'autres moments, elle communiquait longuement avec le chanteur-percussionniste El Hamy Mohamed et après avec le chanteur Youssef Moubarak qui se déplaçait derrière elle et se penchait en avant pour manier l'archet de son violon par dessus sa poitrine.

La bonne camaraderie et le charme de ces moments ont éclipsé les solos plus insulaires de Leïla Haddad, solos au cours desquels elle a malheureusement adopté un sourire forcé qui réduisait la spontanéité de sa performance – même les isolations musculaires complexes mais libres reliant les compétences des Ghawazee (artistes gitanes) à la technique de la danse moderne.

Plusieurs morceaux débutaient par une lente maestria évocatrice (une flute rauque, par exemple, ou bien ces violons insistants) qui s'accélérait rapidement et se structurait avec l'ajout de tambours rythmés ou de chants. La contribution de Leïla Haddad reflétait le rythme à travers un jeu de pas rapides et légers, des accents du buste, des tremblements généralisés et des ondulations convulsives du bassin.

Son arsenal technique comportait aussi des déhanchés latéraux sensuels, des tournoiements coulés qui pouvaient se terminer en spirale jusqu'au sol et des glissés légers comme l'air à travers la scène. Et parfois, elle cassait le sens du mouvement qu'elle s'était tellement appliquée à maintenir par un vif déclenchement de tremblements d'épaules, des secousses frénétiques de ses longues tresses ou par un seul geste qui servait de sorte de point d'exclamation.

Se déplaçant à travers une scène obscurcie en costume fait de tissus scintillants superposés, elle incarnait toute la séduction et les fantasmes que les artistes voyageurs ont apporté aux sociétés rurales à travers les âges – l'évasion de la vie de tous les jours que nous continuons à rechercher dans presque tout spectacle.

Certaines personnes pourraient qualifier Leïla Haddad de danseuse du ventre, mais le terme non seulement dégraderait son art en le reliant à un exhibitionnisme de cabaret bon marché, mais aussi ne réussirait pas à rendre compte des incroyables expansions et contractions du buste effectuées lors d'un solo, ou de ces bras liquides lors de l'invocation rituelle de la danse d'ouverture du spectacle, ou de ses mouvements très élaborés du cou.

La qualifier de danseuse orientale serait tout aussi trompeur – vous pourriez vous attendre à la voir en kimono ou avec une couronne de fleurs sur la tête, au lieu de la longue coiffe semblable à un voile qu'elle portait samedi avec les robes ou avec les ensembles pantalon, accessoire rehaussé d'une couleur or métallique avec des dominances de différents rouges et des taches d'orange et de noir.

Qualifiez la plutôt de femme du monde, une femme partie s'installer en France à l'adolescence mais qui au bout du compte s'est elle-même définie comme une artiste appartenant à plusieurs cultures et époques, assimilant leurs beautés et les partageant avec nous alors que notre propre monde s'assombrit et qu'il a besoin de toute l'évasion qu'il peut obtenir.

En plus des musiciens mentionnés précédemment, l'ensemble comprenait Abdallah Farah, Mohamed Mourad, Ramadan Atta et Gamal Goma.

Danseuse orientale



Leila Haddad fait découvrir la danse orientale aux Chinois, aux Japonais, aux Américains, aux Canadiens, aux Singapouriens, aux Malaisiens... Mais c'est à Paris qu'elle enseigne son art, au centre du Marais. On la retrouve dans son café fétiche, juste avant son 1^{er} cours de la journée.

Un jean et un blouson mais aussi des tresses africaines rouges et noires, et des yeux perçants ourlés de khôl. Leila est un peu d'ici, un peu de là-bas, un peu de partout à vrai dire. Elle grandit entre Djerba et Tunis et veut voyager. « Je rêvais du monde, confie-t-elle, j'ai toujours été curieuse. Je suis donc partie à Londres faire un DEA de littérature comparative afin de devenir interprète ». L'objectif : voyager.



Du théâtre à la danse

A Brixton, Leila découvre le théâtre Zoulou : « Je ne connaissais rien à la politique, et d'un seul coup, j'ai réalisé ce qui se passait en Afrique du Sud. Comme tous les jeunes qui se trouvaient là à ce moment, je me suis enflammée pour cette cause, je traînais toujours dans le coin. Le metteur en scène du théâtre a fini par me proposer de me joindre à la troupe ». Dès qu'elle met le pied sur scène, c'est la révélation. « J'ai compris que c'était là ma place, et c'est ce qui m'a ramenée à la danse ». Car Leila danse depuis qu'elle est toute petite. Elle danse en observant les « grands », puis les acteurs et les actrices. Elle s'enferme dans sa chambre et les imite devant son miroir, pendant des heures. « En fait, je ne me suis jamais dit à l'époque que je serais danseuse car je me vivais déjà comme telle. Je suis persuadée qu'on naît danseur ou danseuse... ou pas. Après évidemment, c'est un don qui se travaille ». La danse est une telle évidence que Leila s' imagine bien tzigane dans une vie antérieure. Il suffit d'ailleurs de la voir à l'œuvre pour en être aussi persuadé qu'elle. La musique et la danse coulent bel et bien dans ses veines, c'est pour cela qu'elle est sur terre...

Rebelle

Si la danse a toujours été pour Leila une évidence, elle a dû ruser et se battre pour réussir à en vivre. « Les Occidentaux ont une image triviale de la danse orientale. La preuve en est que l'on en voit surtout des représentations dans les restaurants et les cabarets, et non sur des scènes de théâtre ». On ne l'autorise pas à danser au théâtre ? Eh bien elle y enseignera ! Elle commence donc par donner des cours, avant de danser sur scène pour de bon. Une fois à Paris, elle rencontre « des hommes et des femmes de culture, ouverts d'esprit », qui lui permettent de monter ses spectacles. Un long chemin a été parcouru depuis cette époque ! Aujourd'hui Leila a sa propre compagnie, elle danse seule ou accompagnée de musiciens et de danseurs, sa spécialité étant les solos d'une heure et demie. Et elle milite toujours autant pour la reconnaissance de la danse orientale. Surtout ne dites pas « danse du ventre » devant elle ! « On



appelle la danse contemporaine danse contemporaine, la danse indienne Bharata Natyam ou Katakali, je ne vois pas pourquoi on n'appellerait pas la danse orientale par son nom ! Le terme « danse du ventre » est tellement réducteur ! Evidemment, tout part de là, le ventre est le centre de l'énergie vitale, de l'énergie sexuelle, c'est le berceau... D'ailleurs je l'appelle le centre des télécommunications ! Mais bon, la danse orientale, Raks el Sharki, ce n'est pas la danse du ventre ! ». On sent profondément ancrée chez Leila la volonté de réhabiliter cet art, et on n'a certainement pas envie de lui chercher des noises. Sage décision, se dit-on en apprenant qu'elle a toujours eu besoin de se bagarrer : « Si je n'avais pas été danseuse, j'aurais fait voyou » !



Sous les lumières de Paris

Leila voyage dans le monde entier, mais c'est à Paris qu'elle a choisi d'avoir son pied-à-terre. Citadine dans l'âme, elle aime les grandes villes : « J'ai besoin de pollution, de bruit ! » plaisante-t-elle. Ce qui lui plaît dans la ville-lumière ? Son énergie extraordinaire. La confrontation entre la modernité et la tradition, qui résiste toujours. Elle se balade au cœur des quartiers populaires et cosmopolites, du côté de Couronnes ou de Ménilmontant, elle y apprécie le mélange des cultures, des nationalités, d'odeurs et de saveurs. Mais elle apprécie tout autant les beaux quartiers, le marais, ou Saint-Germain... « Ce qui est génial à Paris, explique-t-elle, c'est qu'on peut encore y trouver une vie de quartier, comme aux Abbesses, à Montorgueil, dans le Sentier. J'aime aussi le côté labyrinthique de cette ville, le fait qu'on puisse toujours se rendre d'un endroit à un autre sans passer par de grandes artères. Et puis évidemment, il y a les terrasses, les cafés... ». Le côté latin de la capitale fait écho à la personnalité de Leila : « C'est une ville bouillonnante, nerveuse, se réjouit-elle. Il s'y passe toujours quelque chose, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, malgré un léger coup de mou depuis le milieu des années 90 ».

Compte-t-elle y rester, continuer à y enseigner cette danse qu'elle aime tant ? « Je ne sais pas de quoi demain sera fait. Je vis au jour le jour : quand on se projette trop dans le futur, on rate le moment présent. Ce qui est sûr, c'est que je ne me vois pas ne pas danser ! »

Asha MERALLI - 12/05/08